

Alain Guyard

22 LEÇONS DE PHILOSOPHIE

PAR ET POUR

LES MAUVAISES FILLES,
LES GOUDOUS, LES TRAVELOS, LES COUIRES,
LES PETITS PÉDÉS ET LES GRANDES POLLES



le dilettante

*22 leçons de philosophie
par et pour les mauvaises filles,
les goudous, les travelos, les couires,
les petits pédés et les grandes folles*

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Natchave, 2018

La Soudure, 2015

33 leçons de philosophie par et pour les mauvais garçons, 2013

La Zonzon, 2011

Alain Guyard

*22 leçons de philosophie
par et pour les mauvaises filles,
les goudous, les travelos, les couires,
les petits pédés et les grandes folles*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2020
ISBN 979-10-308-0026-5

Couverture: le dilettante

Aux Venus Boys.

PREMIÈRE PARTIE

PHALLOSOPHIE

Phallosophie (n.f., de *phallus*, organe sexuel masculin en érection et *sophia*, sagesse) : théorie selon laquelle toute philosophie est arme de domination masculine.

Introduction

Au malheur des dames

Quand je suis ma pine sur les bancs de l'université à étudier la philosophie, personne ne m'avait expliqué qu'on pouvait être femme et philosophe. C'étaient les années quatre-vingt, le mur de Berlin n'était pas encore tombé, le monde se séparait en deux blocs et tout était clair. Homme-femme, gauche-droite, athée-catholique, blanc-immigré. Dans le coin rouge du ring, il y avait l'homme blanc, athée et de gauche, et son acolyte qui lui secouait la serviette et lui passait la vaseline, un immigré, aussi de gauche et également athée (c'était généralement un Algérien qui assistait aux congrès du PC, et qu'on distinguait par un keffieh en arrière-plan sur la photo de groupe). Dans le coin bleu du ring, on trouvait un homme de la droite catho, très comme il faut, en mocassins à pompons et polo avec un pull jeté sur les épaules. Celui-là était assisté par un Noir souriant à lunettes et blazer, venu sur le continent valider une thèse bitonneuse de théologie, laquelle allait lui assurer, de retour au pays, une bonne place d'évêque chez les Papous. Deux camps, mais quatre hommes, donc. Et de femme, point.

Car à l'époque, tout était aussi simple que con. Il fallait, lorsqu'on s'engageait en philosophie, montrer patte blanche à droite ou à gauche, et rallier un camp ou bien l'autre. Or l'appartenance de classe suffisait, de telle sorte que l'on se branlait tout à fait de l'appartenance de genre. De gauche comme de droite, l'étudiante en philosophie pouvait toujours se broser si elle voulait revendiquer une place en tant que femme, au milieu des ténors qui donnaient autant du syllogisme que de la couille. Être femme n'était qu'une déclinaison particulière et adventice de la condition d'Homme, une sous-catégorie négligeable dans la distribution des rôles entre les forces du progrès et celles de la réaction. Peu chailait alors aux apprentis philosophes que nous étions qu'on fût femme ou qu'on le devînt, comme lysait le Castor : il y avait le camp des anciens et celui des modernes, et l'on se foutait bien qu'on portât des mamelles, qu'on fût incommodé par ses ragnagnas, ou qu'un garçon insistât un peu trop pour vous avoir dans son paddock, dès lors qu'il jouait du concept aussi bien que du zguègue.

Étranges années philosophantes où nous cherchions à voir la vérité en face, alors que nous étions infoutus de considérer la femme à nos côtés...

À l'époque, l'Unef, ce syndicat étudiant sous-marin au service des stal', était un réservoir de futurs vieux barbons qui se la jouaient *pater familias* des cellules communistes locales. Ils n'avaient pas trente ans, mais péroraient à la tribune sur la défense des travailleurs, portaient la barbe guévariste, fumaient la goldiche brune et prolétarienne (ou la pipe intellectuelle et brassensiste) et justifiaient d'un ton patelin l'invasion en Afghanistan. Et pendant ce temps-là, dans une effervescence de gynécée un jour de mariage,

leur nana – et malgré tout camarade – préparait les sandwiches à la buvette, vérifiait le stock des pétitions dans la Ronéo et des canettes dans la glacière.

Toutefois les cocos pinçaient du nez devant la fac de philo, où nos spéculations brindezingues et oiseuses allaient bon train et ne leur semblaient guère propices à l'émancipation prolétarienne, comme à leur élection sur les listes étudiantes. Aussi désertaient-ils assez vite nos classes pour se rabattre sur celles d'histoire, laissant ainsi la place à la jeunesse ardente et dépenaillée qui voulait déborder Staline par la gauche, des guévaristes aux maos en passant par les moines-soldats de Lutte ouvrière. Mais dans ces rangs-là, la condition féminine était pire encore : les pauvres militantes y essuyaient les verres et les quolibets, «gonzesse» était une insulte confondue avec «pédale», et la virilité vulgaire ainsi que le culte de la violence politique devenaient les principaux critères d'ascension dans ces groupuscules ombrageux où il fallait parler comme on aboie. On y traitait le bourgeois d'«enculé» et le réformiste de «petite salope». Les femmes, pour être admises dans le cercle à défaut d'y être considérées, devaient singer les pires conduites phallogratiques. Elles devaient boire du ouisky dans des verres trapus et biseautés aux allures de cendrier en cristal, cloper comme des pompiers, balancer de la grosse vanne de camionneur contre les «sales pédés» de sociaux-traîtres. Dans ces petites réunions sectaires, on buvait beaucoup en critiquant l'oppression, pourvu qu'elle fût capitaliste, mais surtout pas masculine. Et il ne serait venu à l'esprit de personne que cette critique de la phallogratie fût portée par les ci-devant gonzesses, lesquelles devaient se contenter d'écouter et de reproduire la parole des hommes pour la confirmer. C'était bien dommage, parce que, en guise de contribution au débat

sur l'oppression, elles auraient pu foutre les verres en cristal biseauté en travers de leurs sales tronches, à toutes ces grandes gueules de prétendus gauchistes.

Quant à la droite réactionnaire qui fréquentait les rangs de la fac de philo de Dijon – car contre toute attente, il y avait, dans ces années où Madonna chantait *Like a Virgin* tandis que Michel Foucault s'éteignait doucement du sida, toujours des intellectuels de droite –, elle ergotait à voix murmurée sur le personalisme chrétien de Gabriel Marcel ou s'astiquait la nouille sur le pastoralisme existentiel de Kierkegaard et le mysticisme de Rudolf Otto. Cela ne laissait guère la place à la donzelle, ni dans la pensée ni sur les bancs de l'étude. Les rares femelles catholiques étaient d'étranges bêtes qui nous laissaient cois. Elles trottaient menu à la sortie des cours en frôlant les murs, et s'esbignaient pour on ne savait quelle randonnée avec un curé en soutane et godillots, ou bien pour s'en aller catéchiser les païens dans les campagnes de l'arrière-côte de Nuits-Saint-Georges. Parfois, on les surprénait en petit troupeau serré et peureux au restau U, justifiant à mi-voix et en tortillant de la dialectique les positions de Jean-Paul II contre le préservatif tout en reprenant du rab de colin-purée. Quelques garçons catéchumènes avec des épaules molles et des chaussures à glands flanquaient ces rares nanas, toutes nippées comme des pharmaciennes des années cinquante. Elles avaient la peau flaccide, l'œil placide et la poitrine triste. Il nous semblait qu'elles avaient abdiqué toute libido pour n'être que des icônes mariales et de pâles apparitions entrées dans la vie comme les garçons s'excusent d'entrer dans les cabinets des filles en croyant aller à l'urinoir.

Nous hésitions à leur propos : ne lisaient-elles saint Augustin que d'une main, ou bien la philosophie religieuse

leur était-elle un prophylactique pour déssexualiser le corps ? Leur chair laiteuse nous apparaissait parfois fugacement, au détour d'un mollet, entre le mocassin bleu marine et la jupe plissée, ou dans l'aisselle aigre d'un chemisier gris souris. Nous distinguons alors une pilosité fine et négligée qui n'avait jamais connu la lame du rasoir ou la cire dépilatoire, et dont les teintes, du noir cendré au châtain vénitien, ainsi que le libre mouvement ondoyant, évoquaient à leur manière les tentacules des anémones de mer brassées par la marée et l'écume. Nous les savions vierges, aqueuses et à peine incarnées en un corps de vraie chair, avec des os et de la bonne viande autour. Aussi supposions-nous qu'elles connaissaient les secrets des saintes, grâce à quoi on peut retarder sa présence complète sur terre. Il devait y avoir un peu de corps là-dedans, mais beaucoup de buée et de lumière divine, et surtout pas de menstrues. Elles devaient se nourrir d'hosties, de poisson à chair blême le vendredi et de purée moulinée en récitant des psaumes. Elles marchaient presque sans toucher le sol, comme des funambules, et seulement sur la corde invisible tendue entre les deux mâts de la pudeur et du renoncement. Et les garçons de vingt ans qu'elles fréquentaient avaient pour elles des gestes empesés de balourdise, toujours interrompus à mi-parcours, comme si leurs corps, qui suintaient un désir de bûcheron, s'arrêtaient juste avant l'irréparable. Cependant, quand elles se mettaient à leur parler de l'amour de Jésus à la cantine, au-dessus du colin-purée du vendredi, elles montaient dans les aigus avec une voix suffoquée. Des lueurs et bientôt des éclairs perçaient la surface de leur œil éteint. Les articulations de leurs doigts blanchissaient sur les couverts en alu. Nous qui traînions l'oreille pendant ces confessions dérangeantes redoutions alors de nous retrouver

pendant une crise de ferveur avec ces mégères du Christ dans un ascenseur ou sur un parking isolé.

Je ne veux pas dire pour autant que nous ne fréquentions pas des étudiantes en philosophie. Mais elles étaient rares à éviter la moulinette qui les réduisait au rang de seconds rôles. Sans doute notre bande était-elle un peu épargnée, parce qu'elle était elle-même composée de seconds couteaux de la philosophie. Nous étions déjà une compagnie de bras cassés de la métaphysique et de révolutionnaires en peau de lapin, comment aurions-nous pu traiter les filles avec mépris, nous autres qui étions déjà méprisés par les clans sérieux de philosophes qui nous cernaient de toutes parts? Dans la distribution des places entre la droite tradi et la gauche prolo, nous passions pour des clowns. Dois-je confesser qu'à l'époque, je fréquentais des lambertistes loufoques qui s'interdisaient de composer une section à plus de quatre membres pour éviter la scission, et des anarchosyndicalistes élargissant leur recrutement au Stras – le Syndicat des travailleuses du sexe – et fréquentaient les bars à tapins où ils se faisaient copieusement casser la gueule par leurs maquereaux. Avec cette fine équipe, nous montâmes lors des élections étudiantes le syndicat SKROUT, dont l'acte militant se limitait à distribuer des sandwiches et du vin chaud devant le bureau de vote en échange de la promesse de glisser notre bulletin dans l'urne. Quant au programme, il se résu-mait à la démission et l'autodissolution si nous étions élus. On s'en doute, avec un pedigree tel, ne nous fréquentaient que des jeunes filles aux concepts aussi évasifs que les nôtres.

Ainsi, il y avait Natoche, une pionne d'internat qui savait si fort gueuler sur les mecs en lycée pro qu'elle les refaisait

pisser au lit rien qu'à rôder de nuit dans les couloirs. Natoche aimait les bêtes, connaissait le secret des simples, buvait du blanc sec sans peur et sans reproche et s'habillait en cuir de motard. Elle consacrait la majeure partie de son enseignement à obliger les élèves à dessiner des frises colorées, avec les dates de vie et de mort des grands philosophes. En guise de justification, elle expliquait que la philo ne pouvait pas couper à son historicisation hégélienne. Et comme elle l'affirmait en étant assez près de la bouteille de rully, nous n'osions guère la contredire.

Il y avait aussi deux filles, inséparables, qui devaient se taper dans l'intimité de mignonnes tranches de gigot à l'ail, une petite rousse et une grande blonde, qui se mangeaient de la philosophie politique et morale jusqu'à l'indigestion. J'ai oublié leurs prénoms, mais je me souviens bien de la petite rousse, qui portait toujours des bas résille sous ses jeans. «Au cas où», précisait-elle.

Il y avait aussi la Renarde, qui était un peu notre pôle magnétique, et dont les établissements devinrent peu à peu notre petite Sorbonne à nous autres. Elle créchait tout en bas de la rue des bistros, au coin de la rue Berbisey, dans une venelle borgne qui sentait la pisse et la chaleur humaine. Pour monter chez elle, au sixième, on devait s'attaquer à un escalier en bois certainement taillé dans un chêne mérovingien, et qui grinçait et tanguait comme la hune d'un galion de flibuste. Mais surtout, il fallait d'abord accoster à tous les *estancos* du passage, de telle sorte que l'ascension, chaloupée et incertaine, nous mettait le cœur à mal et déjà l'âme en goguette. Tout en haut, la Renarde nous attendait dans son nid d'aigle, goguenarde, assise à sa petite table en Formica, sous le chauffe-eau, une clope au bord du bec, et des bouquins en pagaille au milieu des assiettes sales.

– Alors, vous venez pour la visite médicale ? Ça vous brûle toujours quand vous pissiez ?

La Renarde, c'était une véritable Nina Hagen de sous-préfecture, avec ses pulls trop grands volés à des stocks de l'armée américaine, sa crête jaunie à l'eau oxygénée et tellement de khôl sur les yeux qu'on croyait qu'elle sniffait du coke par les paupières. Elle avait un tarin incroyable, en porte-avion, des yeux de louve et un sourire qui s'arrêtait avec regret juste au-dessus des oreilles. Sa vulgarité canaille aurait fait honte à Arletty quand bien même c'était pour nous parler de Wittgenstein et de Joe Strummer (elle préférait le *Tractatus logico-philosophicus* à *Sandinista* !). Elle était très marquée par Olympe de Gouges et Madame de La Fayette, qui recevaient en leur salon la fine fleur de la littérature de leur temps. Ça lui était monté à la citrouille, cette affaire d'églésies des lettres, à la Renarde, un soir qu'elle avait trop fumé ; et elle s'était mis en tête de faire salon – enfin, cuisine – chez elle, sous le chauffe-eau. Mais bon, comme c'était une punkette passablement bordélique, son infâme pucier dans les combles nous accueillait une fois par mois pour des séminaires surtout avinés, où les disques de Ludwig von 88 et les pétards huit-feuilles achevaient de nous éloigner définitivement de la rigueur conceptuelle. Toutefois, nous attendions avec impatience le séminaire de début novembre qu'elle organisait chaque année autour de la critique positiviste du cercle de Vienne, car nous avions licence alors de nous arsouiller chez elle à grands coups de jaja. Le beaujolais nouveau et son symposium de philosophie analytique tombaient, comme par hasard, la même semaine.

Et puis il y avait Alice. Alice, c'était une tanagra réchappée de la Grèce antique, boîtes à lait de Dolly Parton et postère de Mae West en sus, mais avec une taille étroite comme celle

d'un sablier. D'ailleurs, elle l'éprouvait vachement, le temps qui passe, Alice. Elle lisait *Sein und Zeit* dans le texte, de la grosse philosophie allemande au front torturé, et elle s'abîmait dans la contemplation douloureuse de notre finitude. Elle broyait du noir de Prusse, en fait, et mélancolisait à fond les gamelles. C'est ça qui m'a rendu marteau d'elle, je crois. Car en elle, tout mugissait des chants d'amour : sa plastique de déesse paléolithique, la grâce bouleversante avec laquelle elle rabattait une mèche rebelle échappée de sa coupe à la Louise Brooks, ses yeux gris qui vous sondaient l'âme jusqu'au slip. Et pourtant, l'appel de la vie n'y était pas. Ou plutôt, ne lui suffisait pas. Saturne était passé par là, et sa grande aile froide et noire avait dû lui effleurer l'âme et lui glacer un petit coin du cœur, à Alice. Il y avait en elle quelque chose d'absolument sensuel, et pourtant d'absolument inconsolable. Tout cela suintait tellement d'elle qu'en sa présence mon imagination malade et fiévreuse me soufflait des fantaisies simultanément wagnériennes et cucul la praline. La première fois que je la vis, c'était dans la pénombre du couloir du quatrième étage de la fac. Elle était vêtue d'une capeline noire, bottée en amazone avec des cuissardes qui lui montaient jusqu'à une minijupe de cuir. Une pluie d'orage battait aux vitres des fenêtres. Il n'en fallut pas plus pour que je me misse à bander *illico* et, dans le même temps, à sévèrement yoyoter de la touffe. Elle m'apparut alors comme un vaisseau amiral aux flancs de peau douce et satinée, porté sur les flots de l'amour par la voile tendue à craquer de ses sous-vêtements de coton. L'image était douteuse, et de plus inadaptée. Car, comme j'allais le découvrir au fil de nos fréquentations, le navire magnifique s'était abîmé un jour dans une crique où nulle marée n'allait pouvoir le remettre à flot. Cette surabondance

de rondeurs mamelues et fessues ne suffisait pas à cacher la blessure intime et secrète qui lui cisailait l'âme. Alice sentait mieux que quiconque l'absence de sens à la vie. Pour exprimer une souffrance aiguë, taraudante, presque savoureuse, le Grand Siècle parlait de douleur exquise. Alice était exquise. Et le contact de sa peau me mettait dans cet état éperdu et fébrile où le ravissement précédait l'effroi, la fusion amoureuse talonnait l'esseulement, et le speed, le spleen. La chair est bonasse, mais elle est triste, voilà ce que je me disais quand elle s'avançait, hiératique et rêveuse, dans les couloirs de la fac, ses roploplos majestueux comprimés par un livre tenu serré.

– C'est quoi que tu lis? bredouillai-je pour donner l'impression que je reluquais le bouquin et non sa gorge pigeonnante.

– *De l'inconvénient d'être né*, murmura-t-elle d'une voix de soie déchirée.

Je tombai aussitôt amoureux.

Et je n'avais qu'une envie, dans ces années où j'étais encore puceau du nihilisme, lui combler tous ses manques, à Alice, lui remplir toutes les béances existentielles. Mais secrètement, je devais savoir que je n'y arriverais jamais, à lui taper le fond métaphysique, à la grande heideggérienne, parce que l'abîme qu'elle portait en elle n'était pas que la porte de la volupté dont ses hanches étaient la promesse; c'était le vide sans retour de ceux pour qui la vie sera toujours un exil. Et quand, après l'amour, je me penchais sur son minois chéri, dont j'étais incapable de savoir s'il était apaisé ou impassible, alors c'était mon propre reflet que je mirais au fond du puits noir de son âme inconsolée, celui d'un pauvre petit bonhomme en pleine débandade, confondu entre l'extase et l'anéantissement.

<u>Leçon n° 6</u>	
<u>Beauvoir, le Castor junior du féminisme</u>	<u>80</u>
<u>Leçon n° 7</u>	
<u>Simone Weil, l'absolu à la portée des prolos</u>	<u>87</u>
<u>Leçon n° 8</u>	
<u>Bertha Boxcar, syndicaliste à main armée</u>	<u>95</u>
<u>Leçon n° 9</u>	
<u>Emma « la Rouge » Goldman</u>	<u>102</u>
<u>Leçon n° 10</u>	
<u>Angela Davis, l'ange dévissé du ciel</u>	<u>109</u>
<u>TROISIÈME PARTIE</u>	
<u>GYNOSOPHIE</u>	<u>121</u>
<u>Introduction</u>	
<u>Les règles pour la direction de l'esprit</u>	<u>123</u>
<u>Leçon n° 11</u>	
<u>Socrate, fils de putes</u>	<u>131</u>
<u>Leçon n° 12</u>	
<u>Théodote, mystique du cul</u>	<u>144</u>
<u>Leçon n° 13</u>	
<u>Diotime, par-delà la pénétration</u>	<u>152</u>
<u>Leçon n° 14</u>	
<u>Miriam « Starhawk » Simos, la baba Yaga de l'ultra-gauche</u>	<u>161</u>
<u>Leçon n° 15</u>	
<u>Françoise Piston d'Eaubonne, le clystère au cul du patriarcat</u>	<u>170</u>

<u>Leçon n° 16</u>	
<u>Carol Gilligan,</u>	
<u>la femme de ménage est-elle l'avenir de l'homme?</u>	<u>179</u>
<u>QUATRIÈME PARTIE</u>	
<u>XÉNOSOPHIE</u>	<u>187</u>
<u>Introduction</u>	
<u>Penser comme une daurade</u>	<u>189</u>
<u>Leçon n° 17</u>	
<u>Favorinus, Ziggy Stardust chez les sans-pap</u>	<u>192</u>
<u>Leçon n° 18</u>	
<u>Monique Wittig, la femme de l'être est le néant</u>	<u>204</u>
<u>Leçon n° 19</u>	
<u>Gloria Anzaldúa, chicaneuse <i>chicana</i></u>	<u>214</u>
<u>Leçon n° 20</u>	
<u>Annie Jones, le syndicalisme avec du poil autour</u>	<u>223</u>
<u>Leçon n° 21</u>	
<u>Valerie Solanas, pink bloc à elle toute seule</u>	<u>234</u>
<u>Leçon n° 22</u>	
<u>Charles Fourier, le club libertin élevé au rang de soviet</u>	<u>242</u>
<u>Apostille préventive</u>	<u>249</u>